

LES NOUVEAUX (et les ANCIENS) CROYANTS de L'ÉCOLOGISME ¹

Philippe PELLETIER

Tout le monde il est beau, tout le monde il est écolo. À droite comme à gauche. De l'extrême droite (cf. le programme scientifique du Front national) à l'extrême gauche. Lepage, Ollin, Voynet, Mamère, Cohn-Bendit, Hulot, et j'en passe. Qui veut signer la charte à Hulot ? L'écologisme ratisse large, ce que l'on constate depuis plusieurs années, mais un cran est franchi.

Face à cette extension, trois attitudes sont possibles. On peut s'en irriter : ceux-là, tous ceux-là, ne sont pas de « vrais écolos », mais des imposteurs ou des traîtres. On peut s'en réjouir : enfin des problématiques environnementales qui sont au cœur du débat public, enfin une philosophie ou une sensibilité qui sont prises en compte. On peut aussi tenter de s'interroger sur le fond, sur les vraies raisons d'un tel succès, essayer de comprendre ce qu'il signifie et vers quoi il nous emmène.

L'attitude des cathares

La première attitude, celle de dire « ce ne sont pas de vrais écolos », relève typiquement de la secte des parfaits et des purs, des cathares. Car elle sous-entend que « les vrais, les purs, les parfaits », c'est nous, les autres étant caca-boudins. Nous : qui ne trempons pas dans les magouilles politiciennes ? Qui sommes plus authentiques ? Dont le mouvement a réglé les

¹ *Monde libertaire* n° 1461.

problèmes de pouvoir, de jalousies, de pesée sur le monde réel ? Qui vivons « écologiquement corrects » ?

Mais là, qui décide de la « correction » ? À quel niveau de triage personnel des déchets, de consommation bio, de circulation pédestre ou vélocipédique, de non utilisation de papier hygiénique dévoreur d'arbres abattus ? De retrait du monde en solitaire et en contemplation ? D'anarcho-primitivisme (pas moi, non merci) ?

Avoir une attitude « totalement écologique » sous cet angle-là, admettons-en provisoirement les termes, est totalement respectable. Le problème est dans le passage de l'attitude individuelle, personnelle, à la dimension collective, du qui décide, qui juge, qui sanctionne. Et là, qu'est-ce qui est pratiqué de nos jours à ce sujet sinon un mélange de conscientisation (« soyons responsable »), de culpabilisation (« si tu ne le fais pas, tu es inconscient, égoïste, pollueur »), de sacerdoce (« engage-toi au quotidien, le moindre geste compte »), de mission (« sauvons la planète »), de sacrifice (« tant pis pour ton pouvoir d'achat ou ton confort »), de panoptique (« partout, tout le temps, global, local ») ?

Au-delà de sa « négligence » des problématiques de classe, ce type de discours véhicule deux dimensions. D'une part, la rhétorique dominante habituelle : le sacrifice (serrons-nous la ceinture, c'est-à-dire : vous d'abord...), la culpabilisation (si tu es chômeur, c'est parce que tu ne cherches pas vraiment du travail, etc.), l'urgence (là, tout de suite, maintenant, dépêche-toi fainéant...), la pseudo lutte contre le fatalisme (il ne tient qu'à toi de...). D'autre part, le religieux (le sacrifice encore, le sacerdoce, la mission), élément plus prégnant dans les pays du puritanisme où ont précisément percé les mouvements écologistes (Allemagne, Scandinavie, États-Unis...). Le tout avec un mélange plus ou moins dosé d'injonction et de moralisme selon les pays et les circonstances, de variétés dans les alliances politiques.

La posture des parfaits et des purs, des cathares, relève de la secte et du comportement religieux, deux phénomènes malheureusement très fréquents et dont nul milieu, même libertaire, n'est semble-t-il à l'abri. Or ces deux phénomènes sont probablement, dans l'immédiat comme dans le moyen terme, beaucoup plus dangereux que le supposé *global warming*. Se penser et se placer dans la secte et le néo-catharisme permet certes de se réfugier dans le confort de certitudes, acquises a priori dans la rébellion tout en pouvant intégrer des valeurs dominantes inculquées par tous les pans de la société, mais aussi de se bâtir un petit ou un grand pouvoir. C'est bien le pouvoir qu'il faut redouter, avec ses chefs de couvent, ses prêtres, ses gourous, ses apprentis dictateurs. Que l'on songe à la fameuse déclaration du philosophe Hans Jonas, figure emblématique de l'écologisme, sur la nécessité d'une « dictature bienveillante » pour sauver la planète ! Désolé, mais quand je lis et que j'entends cette phrase, je retiens surtout le mot de « dictature ». D'autant que l'histoire fourmille d'exemple où le « bienveillant » passe vite à la trappe. Et que l'on songe au caractère « transitoire » de la dictature du prolétariat censée nous emmener vers les horizons dorés du communisme. Écoutons attentivement : quand nos gourous écologistes parlent de mesures d'urgence, cela veut dire aussi que, sur les moyens, la façon, ils sont psychologiquement prêts à imposer beaucoup de choses...

La réaction environnementaliste

La prise en compte de la question environnementale est l'un des acquis du mouvement écologiste, et pas seulement de lui, d'ailleurs. Personnellement, je m'en réjouis. Mais cela ne suffit pas. Il faut s'interroger sur les bases du succès, autrement dit essayer de sortir des bons sentiments et de penser « social-politique ».

L'écologisme constitue une réaction aux dégâts environnementaux provoqués par la haute croissance des Trente Glorieuses. Mais sa philosophie et sa posture, contrairement à ce que certains écologistes ont affirmé, ne sont pas nouvelles. Elles remontent au romantisme naturaliste du XIX^e, aux réactions contre l'industrialisation et à la technologie. Et là, beaucoup de courants existent, et se sont affrontés. Le mouvement libertaire lui-même a été traversé par des débats sur cette question, avec Henry David Thoreau ou Élisée Reclus, par exemple, qui ne se situent pas sur le même plan. Avec aussi, de nos jours, Murray Bookchin, celui qui est allé le plus loin dans ce domaine, surtout quand il a commencé à comprendre ce que signifie la *deep ecology* (l'écologie profonde) et à prendre ses distances avec elle, s'attirant les foudres de ses gardiens du temple.

Les principes mais aussi les registres de l'écologisme ne sont pas nouveaux. L'usage de la peur et du catastrophisme fait penser aux religieux classiques, mais aussi aux prophètes marxistes, qui annonçaient l'effondrement du capitalisme sous ses contradictions, ou fascistes qui s'effrayaient de la décadence occidentale provoquée par la ploutocratie juive. Le recours à la peste émotionnelle, comme l'a montré Wilhelm Reich exclu du parti communiste pour cette analyse, est caractéristique du fascisme, mais aussi de l'écologisme. Dire cela ne revient pas à amalgamer les deux, comme des interprètes malintentionnés ont essayé de me le faire dire, mais à constater des mécanismes politiques et psychologiques semblables.

L'affaire se corse quand on découvre des convergences sur le fond. Ernst Haeckel (1834-1919) fondateur de l'écologie (la science), est partisan de la peine de mort et farouche social-darwinien qui fait préfacier son livre sur le monisme par le racialisiste Vacher de Lapouge, lequel suggère de remplacer la devise « liberté, égalité, fraternité » par « déterminisme,

inégalité, sélection ». L'écrivain Ludwig Klages qui a fasciné les premiers écologistes du XX^e siècle est un raciste et un ultra-conservateur. L'une des premières décisions de Mussolini après la marche sur Rome (1922) est de créer le Parc national du Grand Paradis (1922). La plupart des Wandervögel naturalistes se rallient au national-socialisme. Le parti nazi abrite une « aile verte » importante (Hess, Darré, Himmler, Todt, Schönichen...). Le concept d'*holisme* chéri par l'écologie profonde est créé par le partisan de l'apartheid Jan-Christiaan Smuts....²

Évidemment, pratiquer l'analogie comporte des risques, est insuffisant et peut choquer. Faut-il pour autant se voiler la face et botter en touche ? Ne pas se poser quelques questions ? Penser en noir et blanc ? Ou dire : c'est pas les bons, c'était hier, ce n'est plus comme cela aujourd'hui ? Oui, bien sûr, comme les socialistes de 2006 qui ne sont pas ceux de 1981, du congrès d'Épinay ou de 1936 (encore que ?). De même que les post-fascistes actuels ne sont pas les fascistes de 1940 (et Marine Le Pen n'est pas Hitler...)...

Le totem et ses tabous

Mais la question est plus large. Quand on évoque le fascisme, on court le risque de faire rejaillir la peste émotionnelle, la réaction irrationnelle, l'absence de réflexion. De mésinterpréter le fascisme lui-même. Or s'il y a bien une chose qu'il faut avoir en tête, c'est que le fascisme – le brun

² Curieusement, il n'existe que très peu de textes sur ce thème en français, à part le livre de Robert Pois sur *La religion de la nature et le national-socialisme* (1993) ou certains travaux, insuffisants, de Luc Ferry. Les éditions libertaires AK Press ont publié une excellente brochure sur *Ecofascism, lessons from the German experience* (1995). Cf également les travaux (en anglais) d'Anna Bramwell, Raymond Dominick, Michael Zimmermann...

mais aussi le rouge – est doté d’une théorie globale, construite, touchant tous les aspects. Il est arrivé au pouvoir pas seulement par la force, la ruse mais aussi par la séduction : du peuple, qui a voté pour lui en 1933 en Allemagne, et de l’intelligentsia qui, a priori mieux armée intellectuellement, lui a fourni des contingents de philosophes de haute volée (Gentile, Heidegger, Nishida ; même Emmanuel Mounier un temps fasciné par le fascisme...). Le milieu libertaire est, à cet égard, victime de deux visions : celle de l’Espagne où le franquisme s’est imposé par la violence totale, qui fait oublier les victoires démocratiques du fascisme, et celle de l’imagerie actuelle du militant fasciste au crâne rasé ressemblant plus à un supporter d’une équipe de football qu’à un théoricien stratège, qui fait oublier la réalité plus profonde du fascisme.

Critiquer l’écologisme sans nier la gravité des dégâts environnementaux, économiques et sociaux revient, semble-t-il, à briser un tabou. Du moins avais-je estimé que dans l’une des rares oasis, celle de la libre pensée, cet exercice restait possible. Que le politiquement correct n’était pas accepté pour argent comptant. Qu’il y avait place au débat franc et direct sans la médiocre lâcheté qui consiste à me calomnier publiquement sans débat contradictoire, ni droit de réponse.

S’attaquer à un tabou comporte, il est vrai, certains risques. Celui, par exemple, de se voir attaquer par les porteurs du totem, les croyants, outrés et bien-pensants. L’écologisme qui brasse tellement large, avec ses croyances, ses valeurs morales, son culte du catastrophisme, ses prêtres, ses gourous, ses églises, ses schismes, s’apparente d’ailleurs à une religion : celle de la nature. Une religion avec un Dieu au mieux rétrogradé à l’immanentisme des croyances animistes ou totémiques, souvent remplacé par Déesse Gaïa ou Terre-Mère, par une nature qui, à l’instar des animaux (les dauphins, les baleines ou les bébés-phoques, mais pas les scorpions, la

vermine ou les chauve-souris), est dotée de « droits », de « valeurs intrinsèques ».

Attention, il ne s'agit pas d'esquiver la question des relations entre l'humanité et la nature. Ni de sataniser celle-ci au prétexte de ne pas la diviniser. Il ne s'agit pas non plus, répétons-le, d'éviter de réfléchir sur l'environnement et l'écologie, ni de rejeter certains constats ou certaines interrogations. Mais, répétons-le, l'écologie est une science, l'écologisme est autre chose, un mouvement et/ou une idéologie qui s'appuie en partie – et à des degrés variables – sur cette science. La science écologique elle-même n'est pas à l'abri de la critique, comme toutes les autres sciences d'ailleurs, sous peine du retour au dogmatisme.

Et cette religion n'est pas nouvelle, comme j'essaie de le montrer, tant dans ses principes que dans ses façons de faire. Avec la rhétorique sur le « choc des civilisations », l'écologisme est devenu, sur fond de problématiques réelles, le deuxième pilier de l'idéologie dominante, d'un capitalisme qui ne produit pas pour produire mais pour vendre, qui essaie de ne pas scier la branche écologique sur laquelle sont assis ses profits. Qui a toujours besoin du discours du « nous sommes tous sur le même bateau » – et pour cela, la théorie du *global warming* est une bénédiction.

Se réjouir de l'intérêt porté aux problématiques environnementales, oui. Se poser en néo-cathares, non. S'attaquer aux pollutions et aux dégâts, encore oui. Rejoindre les écologistes sur certains terrains, certes. De là à accepter sans sourciller leur philosophie, leur stratégie et, *in fine*, leur donner nos suffrages... Mais à qui, au fait ?

PS : Le châpo « hypothèse de manipulations à l'échelle mondiale » pour mon article sur le *global warming* (ML 1456)

n'est pas de moi mais du comité de rédaction du ML. Il va sans dire que je ne partage pas les théories du complot qui relèvent largement... du fascisme.